

ANNAM LITTÉRAIRE

* * * par FRANÇOIS DE RENEY * * *

POURQUOI LES ANNAMITES AIMENT-ILS LES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE ?

Sur le pont du bateau qui m'amène au Tonkin, je contemplais le ciel d'Orient, étrangement bleu, que l'incendie du Levant arrivait à peine à embraser. La boule pourpre du soleil montait obliquement devant la poursuite de l'invisible dragon du jour, dont de floconneux nuages blancs semblaient l'écume. Mais le balai du vent les dispersa bientôt sur le tapis du ciel.

« Ainsi est la vie, pensais-je tout bas. Le vent du hasard nous rassemble et nous disperse, et nul ne sait pour quelle grande et mystérieuse destinée. » Je me reportais mélancoliquement vers ma famille que j'ai laissée derrière moi, à trente quatre jours de voyage ; et déjà j'entrevis avec effroi un long jour encore, à disperser mon âme parmi les ramoux de l'immense océan.

A l'arrière du pont, s'appuyant contre le bastingage, un jeune annamite, qui venait de s'embarquer la veille à Saïgon, lisait. Le soleil levant nimbait son visage d'un reflet d'or.

Je m'approchais de lui. Et, me réclamant de cette camaraderie si facile à bord, je lisais par dessus son épaule.

... Les nourritures terrestres...
André Gide, un beau sujet de conversation pour moi...

Je regardais mon compagnon de voyage parer. J'étudiais les conditions des traits de son visage, sa mine tendue.

« Oui, nous aimons André Gide. On la prétend monstrueux. Mais quoi, la vie n'est-elle pas monstrueuse de nos jours ? La morale et la tradition plongent la moitié de notre vie dans les ténèbres. Nous nous efforçons de notre mieux, à ajuster purement et simplement nos sentiments, nos actions, selon les normes établies par la société. Toute notre lutte se résoud en dernier lieu, non pas à vivre pleinement de notre vie propre, mais à imiter ce que prescrivent les autres.

Nous avons besoin d'air, de l'espace André Gide, en explorant les horizons condamnés par les morales ou les traditions, élargit singulièrement le champ de notre intelligence. L'aisance avec laquelle il touche à tous les sujets, soulève tous les problèmes, nous donne l'illusion de cette liberté que nous n'avons pas.

Je ne cherche pas à montrer les qualités de Gide. J'essaie seulement de voir clair en moi-même et de dévoiler la secrète sympathie qui nous conduit vers ses œuvres.

D'abord, en peuple conquis, nous regardons l'émancipation comme notre problème vital.

Qu'un peuple vienne nous violenter sur notre territoire. Nous n'y voyons rien d'exceptionnellement injuste. La loi de la vie ne voue-t-elle pas les petits et les faibles aux grands et aux forts ?

Mais la colonisation qui asservit les âmes, humilie les consciences, voilà ce qui révolte notre sens moral.

Que par la faute de nos pères, nous soyons réduits au rôle de citoyens amoindris, nous n'y voyons que la justice. Mais de là à nous demander d'oublier notre triste condition et de travailler d'un cœur léger à l'avènement du bonheur universel, nous ne saurions y consentir. Et de fait, c'est ce que nous propose toute colonisation. Pour la commodité de la nation colonisatrice, elle nous réclame certains sentiments de « patriotisme » et de loyauté, la renonciation et la soumission, sans rien nous offrir en échange, en fait de compensation ; pas même le vague espoir d'une émancipation possible de nos enfants.

Et pourtant nous ne pouvons nous empêcher d'agir. Nous crions tout haut la collaboration, au loyalisme, avec la conscience d'être dupes de nous mêmes. Nous ressemblons à ce personnage de *l'Immoraliste* qui, tout en se sachant démis de sa voie, n'en continue pas moins de marcher, car là est la loi secrète de son être.

« La liberté, dit justement Gide, c'est le dévouement absolu de la vie au principe qui l'unifie. » Nous nous savons une génération sacrifiée. La liberté pour nous ne peut que conditionner notre situation présente : Nous nous sentons libres dans la mesure où nous l'acceptons...

Après le douloureux choc de deux civilisations, la transmutation des valeurs s'impose. Au milieu de la confusion générale, nous arrivons à la vie avec l'idée de l'insuffisance de la culture nationale et aussi marquée par la dévotion du passé.

André Gide, de sa voix calme et sans passion apparente, apaise notre inquiétude, en nous apportant cet équilibre, cette santé spirituelle qui résultent du sentiment de l'accord le moins imparfait entre nous-mêmes et notre propre destinée.

« La contemplation de son insuffisance et la dévotion pour une tradition désuète nous enseigne moins qu'elle ne nous dissuade de tout effort... »

« ... La graine qui germe à l'ombre de l'arbre qui la porta, s'étiole ou se déforme... »

On aurait dit que ces pensées, Gide les écrit exprès pour nous.

Mais Gide nous donne plus que cet appel à la vie. Il nous fournit l'instrument de notre délivrance. Ne nous enseigne-t-il pas que constater le mal qui nous accable et l'exécrer, ou le mépriser n'est pas le résoudre ?

Que le mal éveille notre intérêt ! Qu'il suscite notre sympathie ! Penchons-nous sur nos blessures, non pour nous plaindre, mais pour les examiner, les étudier, y chercher le signe d'une transformation, d'une renaissance possible. Là, résident

l'émancipation et la délivrance auxquelles tendent les désirs de notre être...

L'évolution de notre génération arrive à un moment critique.

La collaboration franco annamite a dépassé son point d'équilibre. Les éléments de deux pays qui s'associaient et se combinaient en vue d'un même idéal, s'entravent à présent. Il ne semble plus possible à la jeunesse annamite d'évoluer davantage, sans ébranler les pilotis de la colonisation.

« Pourquoi tant d'efforts « inutiles » ? nous disent nos pères. Vous voyez bien que la limite qu'on vous accorde a été largement dépassée... Que voulez-vous ? Où voulez-vous en arriver ? ».

Situation angoissante pour une jeunesse pleine de bonne volonté et impatiente d'agir.

Que faire ?

« ... L'important n'est pas de satisfaire son désir, mais d'aspirer à sa satisfaction... », nous répond Gide.

Après ces lignes, nous pourrions ne pas aimer André Gide. Mais nous ne pouvons ne pas l'admirer.

Sans doute, des *Cahiers d'André Walter à Corydon*, Gide nous propose d'admirables images. Mais ses images nous intéressent moins que le sens qu'elles représentent.

Je me rappelle cette page des *Faux-Monnayeurs*, page où Gide dépeint un jeune personnage, heureux de quitter la famille dont il ne se reconnaît plus le descendant. Il nous le montre, se levant d'un banc public, regardant le soleil levant, avec la fierté d'être enfin libre, seul, face à face avec sa destinée...

Sans le vouloir, Gide a donné là l'image véritable de la jeunesse annamite. Elle vient de divorcer d'avec les générations précédentes dont elle renie la paternité spirituelle. Et maintenant livrée à elle-même, seule sur l'épave inconsistante de la tradition, elle interroge anxieusement le soleil naissant de l'Humanité ».

François de Rency.